Odile Roynette et alii (dir.), La Langue sous le feu. Mots, textes et discours de la Grande Guerre

Beatrice Dal Bo et Chantal Wionet

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/praxematique/4621>

DOI : [10.4000/praxematique.4621](https://doi.org/10.4000/praxematique.4621)

ISSN : 2111-5044

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Référence électronique

Beatrice Dal Bo et Chantal Wionet, « Odile Roynette et alii (dir.), La Langue sous le feu. Mots, textes et discours de la Grande Guerre », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 68 | 2017, mis en ligne le 31 décembre 2017, consulté le 12 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/4621> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.4621>

Ce document a été généré automatiquement le 12 juillet 2021.

Tous droits réservés

Odile Roynette et alii (dir.), La Langue sous le feu. Mots, textes et discours de la Grande Guerre

Beatrice Dal Bo et Chantal Wionet

RÉFÉRENCE

La langue sous le feu, Mots, textes, discours de la Grande Guerre, sous la direction d'Odile Roynette, Gilles Siouffi et Agnès Steuckardt, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2017

- 1 L'ouvrage qui paraît aujourd'hui fait suite au colloque pluridisciplinaire qui a fait converser linguistes, historiens, spécialistes de littérature, écrivains, dessinateurs sur un même moment : la période de la Grande Guerre. Cette pluridisciplinarité se retrouve dans *La langue sous le feu*, dirigé par une historienne, Odile Roynette, et deux linguistes spécialistes d'histoire du français, Gilles Siouffi et Agnès Steuckardt. Les 265 pages, outre l'introduction et la conclusion, se structurent en quatre parties : (1) « Langues nationales, identités et contacts de langues » (Jean-Jacques Briu, Juan Garcia-Bascuñana, Yann Lagadec, Cécile Van Den Avenne, Philippe Salson) ; (2) « Langues et pratiques de l'écrit en temps de guerre » (Agnès Steuckardt, Jean-Michel Géa, Stéphanie Fontvielle, Sonia Branca-Rosoff, Carita Klippi) ; (3) « Créations lexicales et néologie en temps de guerre » (Jean-François Sablayrolles, Patricia Kottelat, Christophe Gérard, Charlotte Lacoste) ; (4) « Écriture littéraire, écriture journalistique et langue en temps de guerre » (Clémence Jacquot, Thomas Guillemin, Julien Sorez). De cinq à trois articles, chacune des parties adopte un point de vue singulier sur la thématique annoncée et enrichit les contributions connexes, puis l'ensemble de l'ouvrage.
- 2 La commémoration de la Grande Guerre est l'occasion de s'interroger sur cet événement historique, sous le prisme de l'événement linguistique qu'il fut et qu'il devint. Qu'il fut parce que la séparation des familles a entraîné l'échange de millions de

lettres provenant de lettrés et de moins lettrés, tous attachés à donner des signes de vie à ceux qui étaient restés à l'arrière. Qu'il devint parce que – et l'ouvrage le montre parfaitement –, très vite après la guerre, la littérature ainsi que les dictionnaires commémorèrent à leur façon ce moment historique : naissance de la langue des tranchées, à coup de romans et de dictionnaires, relayés par les journaux et les manuels scolaires. Ainsi, d'événement de langue à la faveur d'un développement considérable de la langue française au détriment des langues de proximité, la Grande Guerre devient événement linguistique¹. Afin d'assurer la pérennité d'une identité nationale, afin de rendre hommage aux hommes morts ou blessés à la guerre, afin d'inscrire ce moment inouï à l'intérieur même de la langue, sans doute fallait-il constituer en langue des éléments épars, un des moyens sans doute les plus puissants pour le fixer dans les mémoires – c'est-à-dire à travers le patrimoine linguistique. Dans les dictionnaires, la Grande Guerre est d'abord présentée comme un accélérateur lexical : le *Petit Robert* 2010 (Jean-François Sablayrolles), retient d'abord de cette époque un vocabulaire non conventionnel – propre à développer l'imaginaire de l'argot des tranchées – tandis que plus près du conflit, le *Larousse* 1922 (Patricia Kottelat) fait feu de tout bois – définitions, exemples...– lorsqu'il s'agit de proclamer sa germanophobie, ou son patriotisme républicain. Les premières études quantifiées (Christophe Gérard et Charlotte Lacoste) montrent bien que si ces mots ont pu être utilisés à l'oral, il n'y en a que peu de traces dans les écrits personnels ; ils apparaissent surtout dans les formes institutionnelles de l'écrit (dictionnaires, manuels scolaires, journaux, œuvres littéraires notamment) : lorsqu'on s'intéresse à l'écrit dégagé du récit national, les fréquences chutent. Des enquêtes plus amples sur des supports d'archives sont encore à faire, mais l'intuition, sans doute, mérite d'être documentée.

- 3 Cette patrimonialisation s'effectue avec plus ou moins de bonheur : lorsqu'il s'agit des tirailleurs sénégalais, le « français-tirailleur » qui, rappelle Cécile Van Den Avenne, eut aussi ses manuels, produit un certain malaise. Le passé colonial de la France croise ici la Grande Guerre, et quand les archives sont si peu nombreuses on saisit bien la nécessité de développer ce champ encore trop en friche.
- 4 On le voit avec cet exemple, l'ouvrage propose d'arpenter la Grande Guerre à partir de questionnements et de supports nouveaux, et lorsque les articles font état d'analyses pour une part déjà balisées – par exemple le cycle guerrier d'Apollinaire – l'articulation avec l'ensemble produit du sens. Alors que Clémence Jacquot montre remarquablement comment la syntaxe poétique d'Apollinaire se simplifie par « radicalisation du geste poétique », on peut être saisi de ce mouvement du silence qui a paradoxalement imprégné tous les écrits intimes de la Grande Guerre. Et ceci, tant chez les lettrés – Jacques Vaché (Thomas Guillemain) admiré des surréalistes et particulièrement de Breton –, passé maître dans l'atténuation, que chez les soldats peu lettrés s'appliquant à ne pas parler de la guerre. On y voit communément un effet de la censure : mais comment celle-ci aurait-elle pu lire ces millions de lettres qui circulaient tous les jours ? Le silence, si massif, indique peut-être plutôt qu'il n'est pas possible de dire la guerre telle qu'elle est vécue, l'écriture ayant d'autres buts.
- 5 C'est ainsi que la deuxième partie « Langues et pratiques de l'écrit » peut retenir toute l'attention, puisqu'à cet endroit la place est faite aux peu lettrés – ceux qui n'ont pas passé le certificat d'études. Si les contributions s'orientent plutôt vers l'analyse des parts respectives des langues maternelles et de la langue de l'école – le français –, elles font d'abord état de corpus jusque là ignorés, mais qui représentent la plus grande

quantité de lettres écrites pendant la guerre. Si cette partie de l'ouvrage montre bien que les langues maternelles – utilisées dans l'oral quotidien avant la guerre – sont bien peu présentes dans les correspondances des peu-lettrés, elles invitent aussi à réfléchir sur les raisons qui ont abouti à une telle homogénéité. Certes, les corpus ne sont pas encore de « grands corpus », et la question de la représentativité se pose – elle se pose toujours lorsqu'il s'agit de faire de l'histoire « par le bas », c'est-à-dire par des individualités – mais les auteurs de cette section montrent bien aussi l'exemplarité de ces lettres, et cela suffit pour procéder aux analyses. Ces corpus sont précieux, et dessinent de nouvelles perspectives en histoire de la langue écrite, tout comme ils engagent à un certain respect.

- 6 Au fil des pages, pratiques individuelles et discours institutionnels s'éloignent les uns des autres. Les langues régionales, si peu présentes dans les correspondances du quotidien, peuvent toutefois être instrumentalisées pour « (ré)affirmer une identité linguistique », par exemple dans des journaux de tranchées (Yann Lagadec). Ou encore, les projections patriotiques, subliminales ou pas – voir aussi par exemple le rôle des métaphores sportives susceptibles de galvaniser les troupes (Julien Sorez) –, n'ont que peu de poids du côté du front ou de l'arrière. Et même, la circulation des langues demeure encore possible dans les zones occupées, quand les individus sont amenés à apprendre un peu d'allemand pour se faire entendre des occupants (Philippe Salson).
- 7 L'ouvrage, remarquablement bien écrit et formidablement documenté, saisit des lieux, des gens, des pratiques, des langues : loin des études froides, il est plein d'humanité, tout en éclairant singulièrement l'histoire de la Grande Guerre. Nul doute qu'il restera.

NOTES

1. Voir Jacques Guilhaumou, (1996), « Vers une histoire des événements linguistiques. Un nouveau protocole d'accord entre l'historien et le linguiste », *Histoire/Épistémologie/Langage*, PUF, décembre.

AUTEURS

BEATRICE DAL BO

Université Montpellier 3

CHANTAL WIONET

Université d'Avignon